Mauritanie

A.-W. Ould Cheikh et C. Taine-cheikh

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/528>

DOI : 10.4000/encyclopedieberbere.528

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2010

Pagination : 4747-4757

ISBN : 978-90-429-2368-3

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

A.-W. Ould Cheikh et C. Taine-cheikh, « Mauritanie », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 31 | 2010, document M71, mis en ligne le 08 octobre 2020, consulté le 12 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/528> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.528>

Ce document a été généré automatiquement le 12 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Mauritanie

A.-W. Ould Cheikh et C. Taine-cheikh

Géographie

- ¹ La Mauritanie s'étend sur une superficie 1.030.700 km². Elle est bordée à l'ouest par l'Océan Atlantique. Ses frontières nord la mettent en contact avec l'EX-Sahara espagnol et l'Algérie. Elle est limitée à l'est par le Mali et au sud par le Sénégal, dont elle est séparée par le fleuve du même nom. Notons au passage que ce nom n'est peut-être pas sans rapport, si l'on en croit certains textes portugais, avec la langue et la culture berbères « zénaga », dont il sera question plus loin.
- ² Les parties les plus élevées du relief ne dépassent guère les 800 m d'altitude sur le plateau de l'Adrar, au nord du pays. Au centre et à l'est-nord-est, les massifs de l'Assaba et du Tagant culminent à 400 m. Ces escarpements rocheux, se terminant souvent par des dénivelés abrupts, constituent en bien des endroits des obstacles à la circulation, franchissables uniquement par des passes connues. Les reliefs montagneux offrent aussi des refuges, où se pratique, dans les lits des oueds (cours d'eau occasionnels) une agriculture d'oasis parfois prospère, centrée sur le palmier dattier.
- ³ Hormis les quelques rares dépressions inondables (*grāyir*, sg. *grāra*) des régions montagneuses et les plaines argileuses des confins méridionaux plus ou moins propices au développement d'une activité agricole, au premier rang desquelles la plaine alluviale du Sénégal (Chamama) s'étendant par endroits sur une vingtaine de kilomètres de large, l'espace territorial mauritanien est avant tout constitué de vastes étendues caillouteuses (*ragg*, *hmāda*) et/ou sableuses. Le modelé, l'étendue et la configuration des formations dunaires varient considérablement d'un espace à un autre, et parfois au sein du même espace : infini petit moutonnement régulier dans la Mreyya (i.e : « Petit Miroir »), l'*Empty Quarter* du nord est ; alignement de longs cordons continus (*slūk*, *a'lāb*, etc.) de l'Akchar et de l'Amatlich dans le quart occidental de la Mauritanie ; chaos dunaire de la 'Akla et de l'Aoukar sur plus de 80.000 km² dans le sud est du pays ; petites barkhanes observables un peu partout.

- 4 Le climat de l'espace mauritanien, dominé par des vents secs – l'alizé maritime de l'anticyclone des Açores et l'alizé continental (*irīvi*) –, souvent chargés de sable, est caractérisé par une forte aridité et des températures contrastées.
- 5 La pénétration en juillet-août de vents de mousson issus de la zone des hautes pressions de l'Atlantique sud fournit la majeure partie des précipitations dont le volume ne dépasse guère 600 mm dans les régions les plus arrosées (l'extrême pointe sud). Elles décroissent très rapidement vers le nord pour tomber à moins de 100 mm au-dessus d'une ligne Nouakchott-Atar-Oualata et à moins de 50 mm le long du littoral septentrional.
- 6 L'influence des alizés (maritime et continental) et des vents de mousson, jointe à l'éloignement par rapport à l'océan, permet de définir deux grandes zones climatiques présentant elles-mêmes une double nuance littorale et continentale, le Sahara et le Sahel. Au nord de Nouakchott, le littoral, caractérisé par une humidité constante, de faibles précipitations, des températures relativement basses en hiver, est, selon l'expression des géographes, un « désert côtier tropical ».
- 7 Le climat saharien proprement dit, couvrant l'immense majorité du territoire, est marqué par d'importants écarts de température, la faiblesse des précipitations et une forte évaporation.
- 8 Les types de végétation varient naturellement en fonction des données climatiques qui viennent d'être sommairement esquissées. Du nord au sud, on distinguera schématiquement :
 - Une vaste zone désertique (les trois quarts de la Mauritanie) s'étendant sur des sols minéraux pauvres, caractérisés par une végétation raréfiée, en général concentrée dans les zones à fort ruissellement (escarpements des massifs, cours des oueds, etc.). La strate herbacée, composée en majeure partie de graminées vivaces, rend possible un élevage (camelins et ovins-caprins) ne nécessitant parfois que de petits déplacements. Cette zone était aussi, traditionnellement, celle du grand nomadisme chamelier.
 - Le quart sud du pays, relevant de la zone climatique sahélienne, offre une végétation de plus en plus dense, au fur et à mesure que l'on avance en direction des frontières méridionales de la Mauritanie. Le cycle annuel des pluies offre ici un renouvellement des pâturages favorable à un élevage plus diversifié, incluant notamment un fort peuplement de bovins, et propice également aux activités agricoles où prédomine la culture du sorgho (*taɣallit*) et du mil (*zra* ').
- 9 Divers aménagements hydro-agricoles réalisés dans cette frange sahélienne du pays, en particulier le long des berges du Sénégal et de ses affluents, ont attiré, comme les agglomérations urbaines nées de la colonisation, plus particulièrement la capitale, Nouakchott, un nombre toujours plus important d'anciens nomades. La sédentarisation massive des nomades et leur descente vers le sud, observées au cours du dernier tiers du siècle passé, n'ont pas été, comme nous allons le voir, sans incidence sur l'évolution sociale et historique de la Mauritanie.

Histoire

- 10 L'histoire post-néolithique de la Mauritanie est très fortement liée à son islamisation, comme à celle de l'ensemble de la région, les rares sources (écrites) dont nous

disposons, étant elles-mêmes issues des progrès de l'islam, de ses agents et de ses émissaires, dans l'espace qui nous intéresse.

- 11 Un peuplement berbère constitué, pour l'essentiel, de tribus d'éleveurs nomades, paraît se partager l'espace mauritanien avec des communautés noires hégémoniques à l'heure où les premiers chroniqueurs arabes nous livrent les tout premiers témoignages dont nous disposons sur cette région. Les fouilles archéologiques menées depuis les années 1960 et la tradition orale viendront compléter, sur certains points, les indications que l'on trouve dans les sources arabes anciennes et moins anciennes¹.
- 12 Les tribus berbérophones mentionnées dans les frontières de l'actuelle Mauritanie relèvent, pour l'essentiel, de l'ensemble que les chroniqueurs arabes, et après eux la tradition lettrée maure, identifieront comme étant les « Ṣanhāja ». Au 10^e siècle, elles paraissent plus ou moins soumises à l'autorité de l'empire de Ghana (9^e–13^e s.). La prédication politico-religieuse du mouvement almoravide, né dans leurs rangs, va pourtant constituer, au milieu du 11^e s., une puissante secousse pour cette vaste formation politique de l'Afrique de l'ouest sahélienne. Elle marque aussi le point de départ de l'islamisation, à une vaste échelle, de l'ensemble de la région et, avec elle, de l'éradication de toute obédience autre que celle du sunnisme malikite. L'aile méridionale de l'entreprise politico-religieuse lancée par 'Abd Allāh b. Yāsīn (m. en 1057) va cependant s'effacer de la scène historique de l'espace mauritanien où elle a pris naissance dès les dernières années du 11^e s., avec la mort (en 1087) d'Abū Bakr b. 'Umar (ou b. 'Āmir), son premier grand dirigeant². C'est, on le sait, du côté du Maghreb septentrional et de la Péninsule Ibérique que les fondateurs de Marrakech iront plus durablement installer leur autorité. Plus tard, à partir du 17^e s., les mouvements confrériques viendront donner une impulsion nouvelle à l'essor et à l'enracinement de l'islam, dans sa dimension populaire, au Sahara maure.
- 13 Au dire d'Ibn Baṭṭūṭa³, qui séjourna à Walata en avril-mai 1352, ce port caravanier, majoritairement peuplé de Masufa (un sous-groupe des Ṣanhāja), était, à cette date, sous l'autorité d'un *farba* (préfet) nommé par le souverain du Mali. Et tel devait vraisemblablement être le cas d'une bonne partie du monde sanhajien des confins méridionaux du Sahara occidental. Un siècle et demi plus tard, cependant, l'arrivée progressive des éléments de tribus arabes Banī Ḥassān, va bouleverser la configuration sociale, politique et linguistique de l'ensemble de cette région. L'hégémonie des souverains noirs cesse alors de s'exercer sur cet espace et des confédérations tribales arabophones, affirmant leur supériorité militaire, y assoient la prépondérance de leur langue.
- 14 On cite souvent, comme dernier soubresaut significatif de la résistance berbère face aux conquérants arabes, le conflit dit de Šarr Babba ou Šurbubba (autour des années 1673), qui s'acheva par la défaite du parti berbère. Il engageait deux grandes coalitions tribales, l'une à dominante berbérophone, l'autre à majorité Maḡāfira (un sous-groupe des Banī Ḥassān)⁴. Il semble en tout cas qu'à partir de la fin du 18^e s., l'usage de la langue berbère connaisse une rétraction de plus en plus nette au profit du dialectal arabe (ḥassāniyya), aujourd'hui en passe de l'avoir totalement éliminé. Les ébauches de formations politiques centralisées (émirats), apparues dans l'espace maure entre le milieu du 17^e s. et la seconde moitié du 18^e s.⁵, même quand leurs dirigeants sont rattachés par les généalogistes à une ascendance berbère, ne connaissent que l'usage du dialectal ḥassāniyya et/ou de l'arabe classique, dont la diffusion et l'enseignement ont du reste été portés, pour l'essentiel, par des groupes berbères arabisés.

- 15 Jusqu'à la fin du 19^e s, la région de l'actuelle Mauritanie, définitivement islamisée, et largement arabisée, restera un espace politiquement morcelé, où les émirs et tribus maures, déchirés par une multitude de conflits, se partagent le futur territoire mauritanien avec des formations politiques négro-africaines (Fouta Toro, principauté du Walo) tout aussi instables et menacées par leurs conflits internes et externes.
- 16 À partir de 1890, la France entreprendra la conquête de l'ensemble de cette région, qui ne sera considérée comme définitivement « pacifiée », en ce qui concerne l'espace maure, qu'à la fin des années 1930. La Mauritanie est constituée en colonie française administrée depuis Saint-Louis du Sénégal en 1920. Elle restera une composante de l'Afrique Occidentale Française (AOF) jusqu'en 1960, année de son accession à l'indépendance.
- 17 À une ère de relative stabilité (1960-1975), succédera une période de troubles politiques, aggravée par un cycle de sécheresse sans précédent. La guerre du Sahara (1975-1978) consécutive à l'annexion d'une partie du territoire jusque-là occupé par l'Espagne (le tiers méridional de sa colonie saharienne), aura entre autres conséquences l'arrivée des militaires au pouvoir (coup d'Etat du 10 juillet 1978). D'autres putschs suivront, le dernier en date étant celui du 3 août 2005. La sécheresse et la guerre du Sahara ont engendré une puissante migration des troupeaux maures vers les zones plus méridionales de la Mauritanie, majoritairement peuplées d'agriculteurs négro-africains. Elles ont poussé à l'exode vers les villes et à la sédentarisation quantité d'éleveurs ruinés. Elles auront finalement pour conséquence d'ancrer la Mauritanie dans l'ensemble maghrébin, alors que tout son passé colonial tendait à l'en détacher au profit d'un arrimage à l'AOF subsaharienne. Les vigoureuses – et parfois meurtrières – tensions « ethniques » qui ont marqué les dernières décennies du vingtième siècle, ainsi que les débats mauritaniens autour des questions de langue et « d'identité » qui les ont accompagnées (place de l'arabe, du français, des langues nationales, etc.) sont sans doute à lire à la lumière des évolutions précitées. Notons, avant de quitter ces luttes de classement à base ethno-linguistique, l'absence totale, dans la Mauritanie d'aujourd'hui, de revendication d'une identité berbère, la toute petite minorité qui s'exprime encore dans cette langue appartenant à des tribus que leurs généalogistes rattachent à des ascendances « sharifiennes » ou « himyarites » (assimilées ici à « arabes »).

Anthropologie socioculturelle

- 18 La population de la Mauritanie se situe aujourd'hui aux environs de trois millions d'habitants. Même si les déclarations d'âge sont souvent sujettes à caution, il s'agit, nous disent les recensements, d'une population très jeune, dont près de 45 % a moins de 15 ans. L'essentiel de cette population se trouve à présent concentré au sud (et le long) de l'axe routier Nouakchott-Néma. Hors de ce quart sud du territoire incluant la capitale, les seules concentrations humaines significatives sont la ville minière du Nord-Est, Zouérate, et surtout son port, Nouadhibou – également centre de pêche important. Près d'un Mauritanien sur deux vit aujourd'hui dans une agglomération de plus de 5.000 habitants, alors que cette proportion atteignait à peine les 3 % au tout début des années 1950. La population qui survivait, pour sa grande majorité, d'agriculture et d'élevage, dépend aujourd'hui majoritairement d'emplois et de subsides qu'il lui faut aller chercher en ville. Alors qu'au lendemain de l'indépendance,

les nomades passaient pour constituer près des deux tiers de la population, on estime aujourd'hui leur proportion à moins de 5 %. Les statistiques officielles font état de progrès très importants dans le domaine de la scolarisation (plus de 80 % de taux de scolarisation à l'heure actuelle), mais l'analphabétisme reste encore un fléau social majeur : en 2000, date du dernier recensement national, le taux d'analphabétisme des personnes de plus de 15 ans s'élevait à 57 % (63 % pour les femmes et 52 % pour les hommes).

- 19 Héritage d'un découpage colonial qui a connu depuis, nous l'avons vu, quelques remaniements, le territoire mauritanien rassemble des groupes ethno-linguistiques divers : hassanophones (maures), pulaarophones, soninkés, wolofs. Traditionnellement, les communautés « négro-africaines », composées pour l'essentiel d'agriculteurs, étaient établies dans les wilayas méridionales (Trarza, Brakna, Gorgol, Guidimakha), tandis que les populations hassanophones, jadis majoritairement constituées d'éleveurs nomades, occupaient les parties centrale et septentrionale de la Mauritanie. La langue berbère, vraisemblablement parlée jusqu'à la fin du 17^e s. par une majorité de la population du Sahara occidental n'est plus employée, d'après nos estimations récentes, que par quelques 5.000 locuteurs, tous bilingues ḥassāniyya / berbère.
- 20 Le poids démographique respectif des diverses communautés est difficile à établir car il est l'objet d'une forme plus ou moins accusée de censure officielle (« unité nationale » oblige). En même temps, il est l'enjeu d'une lutte de classement démographico-politique qui a fourni une part essentielle de la chronique événementielle de l'histoire politique de la Mauritanie depuis l'indépendance⁶. Les pratiques informelles héritées de la colonisation, se reflétant notamment dans la répartition des fonctions supérieures de l'appareil d'Etat, étaient plus ou moins corroborées par les chiffres légués par l'administration coloniale. Ceux-ci donnaient à penser que les hassanophones constituaient, *grosso modo*, dans les années 1960, 80 % de la population mauritanienne, les pulaarophones autour de 14 %, les soninkés quelques 4 % et les wolofs entre 1 et 2 %. Les données par « ethnie » disponibles à la fin de la période coloniale (enquête SEDES de 1958) suggéraient également un dynamisme démographique plus important des communautés « négro-négro-africaines », comparées à la société maure. Cet élément d'appréciation de l'évolution démographique, perçue en termes de concurrence « ethnique » et s'ajoutant à des sujets de frustrations de toute nature (politique, économique, « identitaire », etc.), contribua à des estimations démographiques plus ou moins fantasmagiques, dans un climat de tension parfois exacerbé.
- 21 La diversité « ethnique » qui vient d'être évoquée, associée à des contrastes chromatiques plus ou moins (re)construits (les « noirs » contre les « blancs », etc.) s'accompagne pourtant de fortes similitudes entre les différentes « ethnies ». Elles partagent une même adhésion à un islam malikite-ash'arite-confrérique et au corpus de valeurs, de manuels et de méthodes pédagogiques qu'il véhicule. Elles présentent une structure hiérarchique traditionnelle assez largement similaire. Comparée parfois au système indien des castes (spécialisation professionnelle héritée + endogamie), la hiérarchie et le cloisonnement social des groupes constitutifs des communautés ethno-linguistiques mauritaniennes faisait, en effet, traditionnellement apparaître une nette séparation entre des ensembles de statut différent, allant des « esclaves » aux « nobles » (« guerriers » et « marabouts »), en passant par les divers groupes « castés » (« tributaires », « griots », « artisans », « esclaves affranchis »). La colonisation française et les transformations que la société mauritanienne a connues depuis

l'indépendance ont évidemment fortement entamé ces structures, mais leur cadavre, si l'on ose dire, bouge toujours. Les controverses encore vives autour de la question de l'esclavage en témoignent. Quelle que soit l'ampleur et la profondeur des bouleversements subis par les sociétés mauritaniennes « traditionnelles », l'esprit de caste et l'enracinement des hiérarchies demeurent agissant ; les restrictions statutaires continuent d'affecter les échanges matrimoniaux (règle dite de l'hypergamie féminine qui veut qu'une femme ne puisse épouser qu'un homme d'un rang au moins équivalent à celui de son père) et la représentation du travail manuel (ou du moins de certaines catégories de travaux manuels) reste médiocrement positive, spécialement auprès des couches supérieures de la société maure.

- 22 Dans la société maure, à laquelle se rattache la majorité des habitants de la Mauritanie, la structure verticale des groupes statutaires s'articule à une subdivision horizontale de l'ensemble de la société en « tribus » (*qabīla*, pl *qabā'il*). Soit, grossièrement, un groupe de personnes, plus ou moins étendu, dont les membres se considèrent comme liés entre eux par des liens de parenté, de solidarité ou de sujétion renvoyant, au moins pour le « noyau » (*ṣamīm*) de la communauté, à un ancêtre commun qui donne son nom à la *qabīla*.
- 23 Fondée idéalement sur l'équivalence de ses membres issus de l'ancêtre éponyme, qui se qualifient tous entre eux de « cousins » (*awlād 'amm* = « fils de l'oncle paternel »), la tribu est aussi une structure hiérarchique dans laquelle des « dépendants » (esclaves, anciens esclaves, artisans) se trouvaient associés à leurs « patrons » tribaux dont ils étaient, de plus ou moins bon gré, solidaires, au moins pour les relations extérieures, et en particulier pour la défense du patrimoine foncier commun de la *qabīla*. L'unité de la tribu s'exprime dans un certain nombre de prérogatives communes : revendication d'appropriation ou de contrôle d'un même territoire ; apposition d'un même « feu » (*nār*) sur le bétail appartenant aux membres de la communauté ; participation des adultes mâles aux obligations collectives qui incombent à la *qabīla* (règlement du « prix du sang » – *diya* – pour un individu tué par un homme de la tribu, notamment) ainsi qu'à l'assemblée (*jamā'a*) qui délibère sur les affaires engageant l'ensemble de la collectivité. Il est arrivé que des individus – dans l'ordre traditionnel des choses, exclusivement des hommes – s'imposent comme chefs de tribu, ou qu'une tradition plus ou moins stabilisée fasse de la chefferie une prérogative affectée à une famille particulière au sein de laquelle elle se transmettait. En règle générale, cependant, le système tribal semble se prêter assez mal à tout effort visant à instaurer un *leadership* stable. Il manifeste plutôt une propension notoire à la fission, à la composition d'unités autonomes qui expriment généralement leur volonté d'indépendance en mettant en avant des liens, une proximité généalogiques, spécifiques et plus ou moins articulés autour de la compétition entre « cousins ». La tradition socio-anthropologique, issue notamment de Durkheim et d'Evans-Pritchard, évoque à ce propos le double processus de fission et de fusion structurellement inscrit dans le devenir des sociétés « segmentaires » tribales.
- 24 Même « déterritorialisées », largement déconnectées de leurs bases régionales et du mode de vie nomade auquel elles devaient sans doute une bonne partie de leur vigueur, selon le classique schéma khaldunien, les identités tribales, plus ou moins réinventées (quête de généalogies « ennoblissantes », « sharifisées » ou, à tout le moins, « arabisées », qui s'est « emballée » ces quinze dernières années, mais qui n'est pas vraiment nouvelle, etc.), n'en continuent pas moins à tisser les mémoires collectives, à

orienter les inimitiés et les solidarités, à structurer des allégeances et des alliances qui font des tribus des entités avant tout politiques. Malgré « l'étatisation » de la société maure de Mauritanie, mais aussi en raison de ses limites, la 'asabiyya tribale n'a pas fini de rendre des services, pour se substituer à l'Etat défaillant. Elle joue ici et là tout à la fois le rôle de police, d'assurance, de sécurité sociale, voire de banque ; mais elle est aussi largement mobilisée pour infléchir ou orienter l'action de l'Etat lui-même. La *qabila* s'institue alors lobby, agent de placement, courtier, d'une communauté s'affirmant en tant que telle, sous la houlette de ceux qui s'affichent comme ses porte-parole ou ses représentants.

- 25 La prégnance des cadres « traditionnels » de classement des individus et des groupes (« caste », « tribu », « ethnie », « région », etc.) surdétermine encore largement, en Mauritanie, les modes de représentation et de manifestation des antagonismes sociaux et politiques. Les seules mobilisations collectives de quelque ampleur qu'ils autorisent ou qu'ils génèrent, celles dont les effets dans le champ sociolinguistique sont les plus décisifs, paraissent s'ordonner autour des nationalismes « arabe » vs « négro-africain », l'identité berbère n'étant plus ici qu'un souvenir en cours d'effacement, pour lequel on chercherait en vain des promoteurs un tant soit peu mobilisés.

Sociolinguistique

La Mauritanie est un pays plurilingue et multiculturel, mais l'arabe, sous ses différentes formes – dialectale (*ḥassāniyya*) et standard (classique ou moderne) – occupe la première place. La division historique, dans la région, entre le *ṭrāb al-Bīḏān* « pays des Blancs » et le *ṭrāb as-Sūdān* « pays des Noirs » peut être reliée, globalement, à une opposition entre arabophones et non-arabophones.

- 26 Les langues maternelles des Négro-Mauritaniens (on parlait, dans les années 1970, de « Négro-africains ») appartiennent à deux familles linguistiques du même phylum Niger-Congo : le pulaar et le wolof au groupe ouest-atlantique, le soninké au groupe mandé.
- 27 Ces trois langues ont, comme l'arabe (et à la différence du zénaga), le statut de « langue nationale », mais toutes ne sont pas parlées en dehors de leurs communautés respectives. De ce point de vue, si le dynamisme du wolof, particulièrement remarquable, est lié à son emploi de langue véhiculaire au Sénégal, celui du pulaar n'est pas négligeable pour autant, comme on peut le constater dans certaines villes du sud comme Kaedi. Quant aux Soninké, ils semblent avoir un point en commun avec les zénagophones : comme eux, ils ne s'attendent pas à parler leur langue maternelle en dehors de leur communauté.
- 28 Cette attitude a sans doute contribué à la quasi-disparition du zénaga. Ce n'est pas le cas du soninké, même si la langue a sans doute connu, par le passé, une extension plus importante. En effet l'azeyr, parlé jadis dans certaines villes anciennes comme Tichitt et Oualata, semble n'avoir été qu'une variété de soninké mâtinée de berbère. Outre cette « langue mixte » – probable langue commerciale, née du contact entre berbérophones et Soninké –, on a le témoignage de certains toponymes comme Chinguetti (« puits du cheval » en soninké) au nord-ouest et Awdaghust / Tegdaoust (déformations de « ceux du petit ouest » en zénaga) au sud-est pour se faire une idée,

sinon de la dispersion passée des communautés linguistiques, du moins de la réalité et de la complexité de leurs échanges.

- 29 Si des toponymes berbères sont largement attestés d'ouest en est et du nord au sud, leur histoire est parfois plus longue qu'il n'y paraît. Il ne faudrait pas croire, par exemple dans le cas de Nouakchott (« celui aux coquillages » en zénaga, du nom d'un puits), qu'au moment de l'instituer Capitale, en 1957, le zénaga était encore largement parlé. Par contre, on aurait raison de penser que, même sur le point de disparaître, le zénaga avait encore à cette époque une certaine présence dans le paysage culturel. Si, ces vingt dernières années, les nouveaux centres urbains se sont souvent donné des appellations bien arabes (*Ḍubay*, *ʿArafāt*,...), les toponymes aux consonances berbères étaient encore omniprésents au milieu du siècle dernier. Certains poètes maures avaient même renouvelé l'esthétique de la *qaṣīda* classique en insérant dans leurs poèmes des toponymes locaux d'origine berbère, éventuellement en les traduisant⁷.
- 30 Plus généralement, l'empreinte du zénaga se relève dans l'arabe dialectal. Une part du lexique du ḥassāniyya, commune (et spécifique) aux variétés arabe et berbère de Mauritanie, est en effet d'origine zénaga – notamment s'agissant du vocabulaire des plantes, de l'élevage bovin et de la culture matérielle⁸. Ces emprunts ont entraîné quelques particularités qu'on retrouve fréquemment au Maghreb, ainsi le phonème *z* et les affixes nominaux (*a/ā* ou *i/ī* au masculin, *ta/ā...t* ou *ti/ī...t* au féminin).
- 31 Les interférences entre le zénaga et le ḥassāniyya ne se limitent pas à ces seuls traits mais, par ailleurs, le ḥassāniyya est bien le parler de(s) Ḥassān, c'est-à-dire un parler de bédouins ma'qiliens présentant de fortes ressemblances avec les autres parlers de bédouins, à commencer par ceux du Maghreb (hilaliens ou sulayms)⁹.
- 32 Par le passé, l'arabe littéraire – langue de l'islam – était la langue de culture commune à toutes les ethnies. Pour une majorité de musulmans, la maîtrise de la langue classique restait très limitée mais le but visé et les méthodes d'apprentissage étaient sensiblement les mêmes chez tous les groupes lettrés, que l'enseignant donne ses explications – quand il en donnait – en zénaga, en ḥassāniyya, en pulaar ou en soninké.
- 33 Une première différenciation fut introduite du temps de la colonisation française. Pour persuader les Maures d'envoyer leurs enfants à l'école coloniale, une place plus grande fut faite à l'arabe dans l'enseignement qui leur était destiné. À l'indépendance, la scolarisation en français était donc plus développée (quantitativement et qualitativement) dans les communautés noires du Fleuve que chez les nomades arabophones. Cela eut des conséquences directes sur l'attitude des scolarisés face à la politique linguistique du nouvel État, une majorité de Maures réclamant une arabisation rapide au détriment du français. Les enjeux étaient à la fois idéologiques et économiques car, de l'organisation des études et du poids respectif alloué aux deux langues d'enseignement (l'arabe et le français), dépendaient le recrutement des maîtres, le taux de scolarisation, la réussite aux examens et, pour finir, la répartition des postes – notamment dans l'administration. Après la dure période de sécheresse des années 70, qui entraîna une forte augmentation de la sédentarisation des nomades, la demande de scolarisation aboutit à une massification des effectifs et à un recul spectaculaire de l'enseignement en français.
- 34 Dans les conflits suscités par la politique linguistique, les Mauritanien·s s'opposaient globalement sur des bases linguistico-culturelles, les « pro-français » se comptant essentiellement parmi les Négro-Mauritanien·s. Dans les années 90, l'arabisation

continua à progresser et le français perdit peu à peu de son importance comme langue officielle et comme langue de travail¹⁰.

- 35 Parallèlement aux progrès de l'arabe littéraire comme langue de communication écrite, on observe à l'oral, depuis les années 70, le développement d'une forme d'arabe « médian », l'un et l'autre étant favorisé par les médias et les nouvelles techniques de communication arabes. Quant à l'arabe dialectal dans son usage le plus quotidien, il évolue, surtout sous la pression des locuteurs les plus jeunes : le fond le plus « bédouin », souvent d'origine berbère, se perd et laisse la place à des emprunts aux langues étrangères, occidentales (français, anglais,...) ou africaines (wolof par exemple). En se sédentarisant et en prenant les rênes du pouvoir économique et politique, les hassanophones tendent à faire de leur dialecte le parler de la rue, des boutiques et des cours d'école. Tous ne s'y plient pas, mais le ḥassāniyya semble continuer sa progression, entamée en Afrique de l'Ouest voici plus de cinq siècles¹¹.

NOTES

1. Pour ces trois catégories de sources, voir A. W. Ould Cheikh, « Vous avez dit histoire ? », in *Histoire de la Mauritanie. Essais et synthèses*, Nouakchott, LERHI, 1999, p. 7-50.
2. P. F. de Moraes Farias, « The Almoravids. Some questions concerning the character of the Movement during its period of closest contact with the Western Sudan. », *Bulletin IFAN*, Série B, XXIX, 1967, p. 794-878 et A. W. Ould Cheikh et B. Saison, « Vie(s) et mort(s) d'al-Imâm al-Hadramî. Autour de la postérité saharienne du mouvement almoravide », *Arabica*, XXXIV, 1987, p. 48-79.
3. Ibn Battûta, *Voyages*, trad. C. Defremery et B. R. Sanguinetti (1858), Paris, La Découverte, 1997, III, p. 400-408.
4. A. W. Ould Cheikh, *Nomadisme, islam et pouvoir politique dans la société maure précoloniale (11^e -19^e s)*. Thèse, Paris V, 1985, notamment p. 832-885.
5. Les travaux les plus exhaustifs effectués sur ces émirats concernent en particulier celui de l'Adrar et celui du Trarza. Voir P. Bonte, *L'émirat de l'Adrar. Histoire et anthropologie d'une société tribale du Sahara Occidental*, Thèse, Paris, EHESS, 1998 et M. al-M. al-Sa'd, *Imârat al-trârza wa 'alâqâtiha al-tijâriyya wa al-siyyâsiyya ma'a al-faransiyyîn min 1703 ilâ 1860*, Thèse, Tunis, Université Tunis I, 1999.
6. Fr. de Chassey, *Contribution à une sociologie du sous-développement. L'exemple de la Mauritanie*. Thèse, Paris V, 1972.
7. Pour un aperçu global sur la littérature mauritanienne, cf. le numéro spécial n° 120-121 de *Notre Librairie*, 1995, Paris, Clef.
8. Cf. Taine-Cheikh, *Dictionnaire Ḥassāniyya Français*, 1988-1998, 8 vol. parus, Paris, Geuthner.
9. Concernant l'influence du substrat berbère, voir Taine-Cheikh, « Périphérie géographique et perméabilité aux contacts. Le cas du Maghreb », *Romano-Arabica*, n° 6-7 (2006-2007) (*Periphral Arabic Dialects*), p. 159-178.
10. Cf. Taine-Cheikh, « La Mauritanie : vers une nouvelle politique linguistique ? », *Revue d'aménagement linguistique*, n° 107 (*Aménagement linguistique au Maghreb*), 2004, p. 205-226.
11. Cf. les articles de Taine-Cheikh (« The (r)urbanization of Mauritania : historical context and contemporary developments », p. 35-54), A. Tauzin (« Rap and rappers in Nouakchott (Mauritania) », p. 309-324) et A. Dia (« Uses and attitudes towards Hassaniyya among

Nouakchott's Negro-Mauritanian population », p. 325-344), in C. Miller & al. (éds), *Arabic in the City. Issues in dialect contact and language variation*, London / New York, Routledge, 2007.

INDEX

Mots-clés : Agriculture, Economie, Géographie, Histoire, Langue, Mauritanie, Pêche